

De Gaulle et Malraux

Maurice SCHUMANN

Discours de clôture du colloque « De Gaulle et Malraux »

Il m'est difficile de m'avouer que j'ai été, en même temps qu'André Malraux, ministre d'état du général de Gaulle pendant les événements sans lendemain mais non pas sans avenir de mai 1968, pendant l'année qui a précédé, et celle qui a suivi. Bien entendu c'était à sa droite que la ferveur des hautes destinées couvrait de Gaulle du terre à terre ; à sa gauche pour ma part, je ressentais, sans le définir, ce qui reliait l'un à l'autre ces deux génies aux éclairages également intenses et violemment contrastés.

Je lisais, tout récemment, dans le livre d'André Brincourt intitulé Malraux le malentendu que, décidément, chez Malraux, la métaphysique n'avait pas fini de court-circuiter l'Histoire ; je crois que cette phrase nous livre les leçons profondes de ce colloque.

« Il ne faut pas que la France disparaisse, plus jamais cela n'ira de soi. » Je pense chaque jour à cette phrase que le général de Gaulle m'a dite en 1943, non pour la remettre en question, mais pour me demander si la précarité n'est pas une constante de notre histoire et si la « mortalité de la France » n'appartient pas à son passé comme, peut-être à son avenir. Les quelques décennies, moins d'un siècle et demi, pendant lesquelles, grâce à Richelieu et surtout, peut-être, à Mazarin, le territoire national fut, réserve faite de quelques Incursions, à l'abri des envahisseurs, font figure de parenthèses. Rares sont les rois qui n'eurent pas grand mal à empêcher la France de se défaire.

Parmi les Français nés après 1940, combien savent que, de leur vivant, la France a failli disparaître ? Comme de Gaulle avait raison de parler de l'abîme d'où l'on ne revient pas ! Beaucoup de Français croient sans doute que, si le III^e Reich avait eu le dernier mot, Hitler aurait agi comme Guillaume I^{er} et n'aurait fait qu'annuler les effets du 11 novembre 1918. Il serait bon de les guérir de leurs illusions, l'auteur de Mein Kampf ne ressemblait pas à un monarque policé qui vous tend la main après vous avoir pris deux provinces, ni même à Bismarck qui savait s'arrêter bien qu'il ait choisi trop tard son point d'arrêt.

Selon l'expression prophétique qu'avait forgée Paul Reynaud dès 1935: « Prendre Gengis Khan pour un vieux gentleman est une erreur mortelle. » Je pourrais multiplier les citations, certaines d'entre elles figurent dans mon livre Un certain 18 juin, mais je n'en donne qu'une : le 17 juin 1940, un ordre lancé aux armées du III^e Reich et signé du Führer, chef suprême de la Wehrmacht comporte cette phrase: « L'ennemi battu doit être poursuivi vigoureusement, l'Armée doit mettre un point d'honneur à s'emparer aussi rapidement que possible de l'ancien territoire allemand jusqu'à la ligne Verdun, Toul, Belfort. » Au demeurant, la confirmation nous est venue de Wiesbaden via Vichy.

Le 5 février 1941, le général Doyen, président de la délégation française auprès de la Commission d'armistice élaborait un rapport dont la conclusion mérite d'être relue: « Si l'Allemagne gagnait la guerre, le Nord et le Pas-de-Calais, une partie de la Somme et de l'Aisne, les Ardennes, la Marne, la Meurthe-et-Moselle, une partie de la Haute-Saône et du Doubs seraient comme l'Alsace et la Lorraine retranchés de la France et non pas seulement annexés, mais colonisés par le Reich. » Doyen, qui faillit payer de sa vie cette clairvoyance angoissée, ce courage tranquille, avait fait en sorte que ce document parvint à la France combattante. Le 23 mai 1941, le porte-parole du Général exauça son vœu en le révélant aux Français, sans omettre la phrase qui en tirait la leçon: « La réalisation plus ou moins complète de ce programme ne dépend pas de notre politique, mais des possibilités que l'issue de la guerre donnera au Reich. »

Le retour cyclique du danger de mort nous commande-t-il de renoncer à l'invocation de cette France éternelle que tant d'orateurs, des plus vulgaires aux plus grands, ont implorée comme

une divinité ? Je crois, comme Michel Cazenave, que le contraire est vrai. Le propre de l'amour quel qu'en soit l'objet est, comme l'a dit le philosophe Ferdinand Alquié, de refuser le temps. C'est la conscience de la précarité qui engendre le désir d'éternité.

Dans le livre que j'ai déjà cité, André Brincourt publie les réponses aux lecteurs inconnus que l'auteur des Chênes qu'on abat, veuf de son rêve depuis quelques mois, lui avait confiées pour Le Figaro littéraire moins de six mois après la mort du Général. La conclusion de ce discours prononcé sur le bord d'un abîme invisible porte à son paroxysme cette attirance du vide, cet appel du néant, dont François Mauriac lecteur de Malraux se désolait. Un dialogue tragique s'établit à travers les siècles pour la première fois. Du fond des âges, comme écrivait le Général, « le cortège des saints, des héros et des humbles qui ont invariablement maintenu la dignité humaine se lève dans tous les cimetières du monde et demande: qu'avez-vous décidé de sacrifier et à quoi ? Alors les plus purs des contestataires répondent : nous sommes décidés à sacrifier tout, à rien! ». Mais Malraux reprend: « Soit, cependant les derniers possédés, fût-ce du néant, auraient tort de confondre les actes avec les religions, le courage de la Légion étrangère avec celui des stoïciens. Voilà ce que j'ai à répondre au correspondant inconnu qui me demande non quel serait le salut de la jeunesse, mais quel serait son drame...

De Gaulle et Malraux deviennent des esprits métaphysiciens dès qu'ils introduisent l'éternel dans leur vocabulaire pour court-circuiter l'Histoire de France, celle de leur amour. L'un et l'autre sont obsédés par la fragilité de l'objet aimé: le sous-lieutenant de Gaulle n'a pas vingt-trois ans quand, dans une conférence prononcée devant un groupe d'officiers subalternes il laisse paraître, dès 1913, une inquiétude dont aucune victoire ne le délivrera: « Dans toutes les sociétés où la valeur morale décroît, l'amour de la Patrie s'émousse car il est impossible que dans le coeur d'hommes corrompus germe et se développe un sentiment capable d'enfanter des héros. C'est l'histoire des Perses, des Egyptiens, des Grecs, de Rome même. Pouvons-nous penser sans frissonner que demain peut-être ce sera celle de la France ? » Un demi-siècle plus tard c'est Malraux qui se demande si la stature de l'homme du 18 Juin ne sera pas en définitive celle de Philopoemen, combattant de la liberté mort quatre-vingts ans avant la naissance de César, que Plutarque a nommé « le dernier des Grecs ». Façon brutale et lumineuse de toucher le fond du problème ; acceptons-nous que la France soit éternelle ; comme les ruines du Parthénon ? Comme l'harmonie de la lyre évoquée par Socrate au moment où ses lèvres s'approchent de la ciguë ? Comme l'explication miraculeuse par laquelle Thalès de Milet veut, le premier, embrasser l'univers. Tolérons-nous la pensée que la France cesse d'être un état et de former une nation comme la Grèce, pendant un millénaire, en nous consolant par la certitude que la Déclaration des droits de l'Homme nous tiendra lieu devant la postérité de Phidias et de Platon ?

Se dire patriote n'est pas nier que telle puisse être la pente de l'Histoire mais opposer, à la pente de l'Histoire subie, le sens de l'Histoire rêvée. Promettre à un pays fragile d'assurer sa continuité contre les vents et les marées qui le défient depuis deux millénaires, est la façon la plus sûre qu'un Français ait jamais trouvée de donner une âme à sa vie au lieu de se borner à l'endurer.

Et voilà qui nous ramène au point où la métaphysique court-circuite l'Histoire. Plutôt que de métaphysiciens ne faut-il pas, comme Janine Mossuz-Lavau nous y invite, parler de métapracticiens ? Le mot est défini par Emmanuel Mounier: Les métapracticiens, dit-il, sont «des passionnés de la situation-limite, mordus finalement d'un seul souci: donner un sens à leur non-sens. » La métaphysique que formulent et vérifient les actes du métapracticien Malraux fut-elle donc toujours, quel que fût son engagement politique, bien avant sa rencontre avec de Gaulle, bien avant le 18 juin même, celle dont l'homme des tempêtes, autre passionné de la situation-limite, était porteur, quand il a court-circuité l'Histoire ? Il faut graduer la réponse.

Sans de Gaulle, Malraux aurait découvert que seule la primauté de la liberté répond à l'obsession de la mort. Sans de Gaulle, Malraux avait affirmé avec la puissance de son génie romanesque que la liberté a besoin de l'action pour survivre et qu'il lui faut, pour devenir et rester combattante, la fraternité; mais, s'il n'avait pas rencontré de Gaulle il aurait, jusqu'au terme, fouillé le ciel d'un oeil errant, sans y découvrir ce qu'il nommera lui-même l'étoile fixe, c'est-à-dire l'autorité, choisie sans contrainte, qui née de la liberté maintient la fraternité. «C'est en gravitant autour d'elle, écrira-t-il, que le monde des apparences devient Histoire. » Telle est, chers amis, selon moi, la gerbe que nous offrent vos témoignages. En vérité, et c'est le seul point sur lequel, peut-être, je m'éloignerai un peu d'Olivier Germain-Thomas, la connivence la plus profonde de notre temps a cessé, pour moi du moins, d'être mystérieuse. Le propre d'André Malraux comme du Général était de conférer à son amour de la France la forme singulière, parfois déroutante, souvent exaltante d'un sursaut. L'expression peut sembler étrange : je lui donne pourtant un sens très précis : au départ, il y a l'angoisse, car il faut que l'Histoire ait un sens, ne serait-ce que pour qu'on puisse y résister. Mais plus le caractère permanent de la menace est perçu, plus sont divers les masques sous lesquels elle se dissimule, plus le refus – sursaut de la nation de 1940, sursaut de l'Etat, dix-huit ou vingt ans plus tard – refait de l'espoir la nourriture d'une âme commune, et, sans empêcher la mort de gagner, la transforme en tricherie. L'être-pour-la-mort, homme ou pays, a pour devenir un être-contre-la-mort ; il a besoin d'une étoile fixe qui, comme il est écrit dans *Les Voix du silence*, « arrache à l'ironie des nébuleuses le chant des constellations ». On a dit que de Gaulle était l'Homme du destin. Comme c'est vrai ! Mais sa rencontre avec Malraux nous révèle qu'il fut aussi, et peut être d'abord, l'Homme de l'Anti-Destin.

Colloque organisé par l'Institut Charles de Gaulle les 14,15 et 16 novembre 1986 que la nation est un fait primordial qu'elle n'appelle pas son propre dépassement. A condition toutefois que ce dépassement soit le produit d'une volonté et non d'une fatalité.